

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 26 (1888)
Heft: 35

Artikel: Onna farça que n'êtâi pas préméditâie
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190538>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

autres, appeler un square un carré ou un jardin, ou quelque chose qui ressemble à un carré ou à un jardin, allons donc ! !

Le plus joli, c'est que nous prononçons si bien ces mots étrangers, qu'un insulaire d'Albion n'y comprendrait absolument rien.

Railway est traduit, dans les dictionnaires modernes, par *chemin à barrières*, *rail* signifiant barrière, et *way* chemin. Mais dans les dictionnaires antérieurs à l'invention des chemins de fer, *rail* est traduit par *rayon*, *rais*, *raie* ; *raie* serait donc l'original de *rail*.

Railway serait alors chemin à raie, désignation qui me paraît assez heureuse ; et les Français eussent été logiques en disant *dérayer* au lieu de *dérailer*.

Rien de comique comme ceux qui vous parlent d'un joli *spitz*, *chepitz*, fait à un repas de noce, pour dire *speech* (*spitche*). Ils se rendraient bien moins ridicules en disant tout bonnement un petit *discours*.

Le mot *toast*, *tost* est trop ancien pour que j'ose y toucher ; cependant, il est tiré de l'anglais.

Enfin, les mots *sport*, *high-life*, *fashionable*, *dandy*, *milord*, *milady*, et tant d'autres qui émaillent nos discours et notre littérature, nous expliqueront peut-être le fait que les Anglais, sauf les commerçants, ne s'évertuent guère à acquérir notre langue ; ils prévoient que nous allons tout doucement nous assimiler la leur.

10 août 1888.

Sophie TROTTENVILLE.

Onna farça que n'étâi pas préméditâie.

Vo sêdê que dein lè velès, quand on vâo allâ per tsi lè dzeins, n'est pas la môûda dè rolhi à la porta et dè criâ : A-te cauqon ? Lâi a dein ti lè z'adzi onna cordetta que peind decouté la porta, et ein la tenailleint on bocon, cein fâ senailli on guelin qu'est ein dedein, et lè dzeins vignont vairè cein que y'a.

Lè mâidzo, lè sadze-fennès, le z'apotiquièrès, lè tserrotons, lè boutequi et mémameint onna masse d'autrès dzeins que ne sont rein, âo bin que sont oquiè, ont onco onna senaille ein défrou dè la mâison, po se dâi iadzo la porta dè que dévant étâi cotâie, et pi po que lo poustillon pouèssê averti lè dzeins que restont dâo coté dâo guelatâ que l'a onna lettra por leu, et dè la veni queri, kâ n'a pas lizi d'allâ roudâ tot amont lè z'égras.

L'autro dzo, 'na petita bouébetta, pas pe hiauta què lè z'abot don tsai, étâi arretâie dévant 'na mâison, pè Lozena, iò le tsertsivè à accrotsi la senaille qu'on pâo tenailli du que dévant. Mâ la pourra petiota étâi trâo courta, et l'avâi bio fêrè état dè châtâ lo contr'amont po tatsi d'aveintâ lo bet dè l'affèrè, pas moian, quand on menistrè que passâvè per hazâ perquie, la vâi que le s'escormantsivè po eimpougni cè tsancro dè guelin. Ma fâi, coumeint on menistrè, se l'est bon menistrè, dâi avâi dè la pedi et dussè âidi âi dzeins qu'ont fauta d'on séco, cé que passâvè, s'approussè dè la petita pernetta, et eimpougnè la cordetta.

— Faut sonner bien fort, lâi fâ la bouéba.

Et lo menistrè, que sè peinsè que l'est po cauqon qu'out on pou du, trevougne à fêrè rontrè lo fi d'ar-

tsau, que cein a du fêrè on boucan dè ti lè diablo dein la maison.

Adon la petita sorcière fâ âo menistrè :

— A pèsant, sauvons-nous vite ! Et le tracè vîa coumeint on einludzo, tandi que lo pourro menistrè, tot ébaubi, su lo momeint, est d'obedzi dè s'ein allâ assebin, kâ ne cognessâi pas lè dzeins tsi quoui l'avâi senâ, et n'avâi rein à lâo derè ; et ye s'apêcut que l'étâi tot bounameint onna farça que clia petita botta avâi volliu fêrè, kâ clliâo tsancro d'einfants dè pè Lozena ont dâi iadzo la brelâire, dévai lo né, dè corrè pè la vela et dè teri totès lè senaillès, po eimbêtâ lè dzeins, et l'étâi po lè dessuvi que clia petita bouéba avâi volliu essiî dè senâ.

Affaires de ménage.

Nous entendions l'autre jour quelques personnes qui se demandaient, dans une discussion assez animée, si l'on doit intervenir chez un voisin lorsque celui-ci bat sa femme. Si ces messieurs avaient jeté un coup d'œil dans nous ne savons plus quel journal, ils auraient peut-être plus facilement tranché cette question délicate. Voici comment elle y était traitée par un chroniqueur :

« Il y a, disait-il, des intérieurs où l'on se bat comme des sauvages ; le mari est un pochard qui cogne avec une brutalité inouïe lorsqu'il a « un coup de vin. »

Si la lutte a lieu de nuit, si le fracas des meubles brisés réveille les voisins, si des cris : « au secours ! » sont poussés, on se met à la croisée en disant tout haut : « Ça ne va donc pas finir, cette vie-là ? » Mais comme on y est habitué, on échange de croisée à croisée quelques critiques sur ce détestable ivrogne, puis le tumulte s'apaise et l'on se recouche.

Qu'aurait-on pu faire ? appeler un agent ? L'agent aurait répondu : « Ma consigne me défend d'entrer dans la maison. C'est un mari qui bat sa femme, je n'y puis rien. S'il la tue, c'est autre chose. » Et il aurait continué de son pas tranquille sa nocturne promenade, dont la cadence signifie : « Bourgeois, dormez en paix ! »

Il reste aux voisins la ressource d'intervenir personnellement, direz-vous. Ah ! le jeu est dangereux. Cependant il serait injuste de supposer qu'il ne se trouverait pas, pour une semblable équipée, dix citoyens courageux pour un. Est-ce que dans les catastrophes les plus périlleuses ce sont les héros qui manquent ? S'agit-il de descendre dans une fosse, de se précipiter au secours d'un noyé, de sauver une femme, un enfant des flammes, d'arrêter un cheval emporté, de se jeter au devant d'un assassin qui fuit, un couteau ou vert dans les mains, — est-ce que l'on s'abstient ? Est-ce qu'il n'y a pas toujours, n'importe où, à n'importe quelle heure, un brave homme qui se dévoue jusqu'à la mort ? Il n'est pas plus périlleux d'affronter la colère d'un homme qui bat une femme, d'autant mieux que ces hommes sont presque toujours des lâches dont on a facilement raison.

Mais on n'ose pas pour d'autres causes que la lâcheté et la crainte des représailles. Les femmes sont les premières à retenir les maris : « Il n'y a